



HAL
open science

La matérialité du temps : Usages patrimoniaux du passé en Méditerranée orientale (XIXe et XXe siècles)

Angelos Dalachanis, Mercedes Volait

► To cite this version:

Angelos Dalachanis, Mercedes Volait. La matérialité du temps : Usages patrimoniaux du passé en Méditerranée orientale (XIXe et XXe siècles). Bulletin de correspondance hellénique moderne et contemporain, 2021, 10.4000/bchmc.566 . hal-03120732

HAL Id: hal-03120732

<https://hal.science/hal-03120732>

Submitted on 24 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bulletin de correspondance hellénique moderne et contemporain

3 | 2020

La matérialité du temps : usages patrimoniaux du passé en Méditerranée orientale (xix^e et xx^e siècles) - Controverse : Le paradigme féodal chez les ottomanistesLa matérialité du temps : usages patrimoniaux du passé en Méditerranée orientale (xix^e et xx^e siècles)

Introduction

ANGELOS DALACHANIS ET MERCEDES VOLAIT

<https://doi.org/10.4000/bchmc.589>

Texte intégral

¹ Entre juin 2020 et janvier 2021, dans le cadre du mouvement *Black Lives Matter*, environ 70 mémoriaux ont changé de nom ou ont été retirés de la voie publique en Grande-Bretagne du fait de leurs liens avec l'esclavage ou en tant que représentations d'individus connus pour leurs opinions racistes. Le gouvernement britannique s'est opposé à ces actions jugées radicales. Pour sa part, Hakim Adi, première personne d'origine africaine à obtenir un poste de professeur des universités en histoire en Grande-Bretagne et spécialiste de l'Afrique et de la diaspora africaine, a proposé de « placer ces statues dans un musée spécialement dédié aux crimes contre l'humanité et de cesser de glorifier ces gens publiquement »¹. Il s'agit ici de monuments historiques placés dans l'espace public qui proposent un récit de l'histoire, nationale en général, soit ce que Pierre Nora désigne comme des « lieux de mémoire »². La glorification publique, l'exposition muséale, le changement de nom ou le déboulonnage de statues constituent des réponses différentes à une seule question : comment gérer la matérialité liée à un passé plus ou moins lointain ? Ce développement sélectif des représentations et des usages du passé à des fins patrimoniales, autrement dit ce qui « mérite » d'avoir une place dans l'espace public et par quel biais, se trouve au cœur de ce numéro spécial issu d'une journée d'études co-organisée par l'École française d'Athènes et le programme de recherche Laboratoire d'excellence sur la Méditerranée, le LabexMed d'Aix-Marseille Université, laquelle s'est tenue le 7 juin 2019 à Athènes.

² La présence de la matérialité du passé dans l'espace public, qu'il s'agisse de la rue ou du musée, ne va pas de soi, pas plus que l'imaginaire historique qu'elle configure. Tous deux sont le produit d'une histoire qui est en partie liée avec le développement de l'antiquarisme, puis de l'archéologie dans la première moitié du xix^e siècle³. La prise en compte du legs matériel du passé (et non plus des seuls textes) à des fins d'écriture de



l'histoire en est venue à imposer des schèmes de lecture de la culture matérielle, faisant des monuments historiques et des objets exposés dans les musées d'histoire des preuves ou des illustrations tangibles d'une civilisation passée. Le public a aujourd'hui tendance à les percevoir comme des sortes de renvoi direct au passé auquel ils font référence. Les objets qui sont exposés, et mis en scène, dans des musées, sont ainsi censés être, en soi, des preuves ou des illustrations des contextes dans lesquels ils furent produits. Pour les visiteurs, tout se passe comme si les objets produits à un moment donné avaient été pratiquement téléportés dans le temps présent. Ainsi exposés, et décontextualisés, ils semblent avoir – intrinsèquement – le don de divulguer des vérités sur la vie quotidienne et les sociétés du passé dans lequel ces objets ont été produits. Or, dans le cas de monuments comme dans le cas des objets, il y a un ensemble de facteurs et d'histoires qui ne sont pas racontées. Le postulat ici proposé est qu'ils ont bien plus à dire. Notre démarche induit un déplacement par rapport à la méthode classique faisant de chaque objet historique un témoin de son temps de production, et donc un document pour la reconstitution des sociétés et des cultures qui l'ont produit. On sait de longue date que les objets ont une vie sociale au-delà de l'ère qui les a vus surgir, voire des capacités d'agentivité⁴. L'histoire culturelle a, par exemple, récemment montré tout le parti que l'on peut tirer des objets triviaux pour traiter des aspects les plus insolites ou les plus intimes de la mondialisation⁵. On a entrepris de révéler les pratiques sociales par la technique⁶.

3 En effet, un objet n'est pas seulement synonyme de son moment de production. Il a été ensuite utilisé, conservé, exposé, transmis, volé, perdu, pillé, gardé, vendu, collectionné, et enfin choisi pour faire partie de la collection d'un musée car, estime-t-on, il illustre ou représente mieux que d'autres pièces une certaine période, ou un certain culte, ou une certaine pratique sociale. Aussi, plutôt que d'identifier les objets uniquement au passé dans lequel ils ont été produits, l'objectif de ce numéro est de les saisir dans leur histoire. Il s'agit de les concevoir non pas comme des produits finis qui offrent des indices et des traces matériels de leur période de production, mais comme des matériaux qui traversent une histoire plus longue et plus complexe, et dont ils révèlent une partie de chaque période traversée⁷. Il s'agit de prendre différents types d'artefacts pour montrer que la matérialité dans l'histoire ne se résume pas aux objets habituellement exposés dans les musées, c'est-à-dire réputés dignes d'être montrés comme indices représentatifs d'une civilisation. Il s'agit enfin de se confronter au très large spectre d'expressions matérielles non de la seule époque qui les produit mais des différentes époques qui les ont conservées, transmises, choisies et exposées. L'objectif est de réfléchir à cette histoire matérielle non pas seulement en termes de production et d'exposition qui seraient neutres, objectives ou scientifiques⁸, mais comme une entrée pour penser comment des sociétés très différentes ont traité la culture matérielle qu'elles ont produite ou héritée du passé.

4 Nous sommes donc devant une double rupture épistémologique. Premièrement, en élargissant le spectre pour faire entrer tous types de matérialité, et non plus la seule matérialité traditionnellement considérée comme légitime, on rompt avec l'idée qu'un objet est en soi légitime à représenter une civilisation et à être exposé comme produit de cette civilisation. Deuxièmement, en introduisant l'histoire de la matérialité dans une durée beaucoup plus longue, dont la production de l'objet ne constitue que le commencement, on rompt avec cette temporalité unique qui serait celle de la production de l'objet. Cela nous permet de saisir non seulement la société dans laquelle il a été produit, mais, surtout, toutes les étapes qui nous le font parvenir jusqu'à aujourd'hui. Il va de soi que cette histoire-là est beaucoup plus complexe : ce n'est pas une histoire linéaire mais une histoire qui invite à poser les questions suivantes : comment se constitue une collection ? Qui participe à la constitution des collections ? Comment les objets sont-ils retrouvés et achetés ? Qui participe à la circulation et au trafic d'objets et quelles logiques sous-tendent ce commerce ? Au pluriel car il s'agit de logiques qui, le plus souvent de nature à la fois politique et culturelle, renvoient à des imaginaires nationaux ou autres.



La Méditerranée orientale contemporaine offre un observatoire privilégié pour considérer ces phénomènes à l'échelle d'un vaste territoire aux frontières mouvantes et aux appartenances fluides dans un monde en transition. En effet, il s'agit d'une région

où les États ont des trajectoires politiques qui peuvent comprendre des formes de pouvoir impérial, colonial et national qui se succèdent, se superposent ou coexistent. Ainsi, la période en question, entre des empires finissants et des nations émergentes, permet de revisiter la question de la matérialité et de sa patrimonialisation aux différents niveaux des entités politiques et géographiques de la région envisagée. Cela donne lieu à des études de cas de différents pays qui partagent un substrat commun sédimenté par un passé qui va de la présence grecque en Italie du Sud dans l'Antiquité jusqu'aux nouveaux États-nations, en passant par les empires byzantin et ottoman puis par la présence coloniale européenne. La focale d'analyse, centrée sur une matérialité à la fois dispersée et ancrée localement, permet ainsi de saisir la Méditerranée orientale dans son unité spatiale, malgré son morcellement issu de la dissolution de l'Empire ottoman. Dans ce contexte en mutation, la question de la matérialité se place souvent au croisement des empires qui disparaissent et des États-nations en construction de la Méditerranée.

6 Ce numéro considère donc la matérialité, dans une définition extensive, à travers ses usages patrimoniaux. La matérialité que nous envisageons ici comprend aussi les « monuments vivants de la langue grecque » qui s'expriment dans la variété des parlers vernaculaires répertoriée au siècle passé dans le *Dictionnaire historique du grec moderne*, dont Petros Diatsentos restitue l'histoire et les enjeux. Elle n'ignore pas non plus les arts plastiques contemporains ; Christina Ntaflou en suit la fortune muséale dans la Grèce de l'après-guerre. Plus classiquement, les usages des objets antiques et médiévaux sont également étudiés. Félix Relats Montserrat retrace ainsi le partage du mobilier extrait de fouilles archéologiques en Égypte au cours des années 1920, tandis qu'Hala Auji questionne les dispositifs d'exposition de la céramique architecturale islamique conservée par l'université américaine de Beyrouth. Ce dossier intègre les peintures murales des maisons de Synasos en Cappadoce, ici présentées par Christos Hadziiossif. Il est enfin question des succédanés multimédia imaginés aujourd'hui pour réconcilier les jeunes publics avec leur histoire, ainsi que l'étudie Fabien Bièvre-Perrin dans le cas de la ville de Tarente. La perspective revient donc à mener l'enquête au-delà du strictement textuel pour profiter du supplément indiciel offert par la dimension matérielle, et visuelle, des phénomènes et des processus qui mobilisent la recherche historique. C'est cette perspective qui anime, à des degrés divers, les articles rassemblés dans ce dossier.

7 Les legs matériels de passés plus ou moins lointains sont interrogés dans leur présent, à travers les multiples modalités de leur réception, à laquelle pourraient être ajoutées celles de leur dématérialisation. Le présent des traces tangibles du passé tient par exemple à leurs formes de catalogage (cas de la céramique médiévale exposée à Beyrouth) ou à leurs modalités de décontextualisation (dans le cas du mobilier archéologique égyptien). Ce présent des artefacts historiques peut être lui-même fait de scansions successives. Hala Auji montre combien sont significatives les descriptions catalographiques et les légendes portées sur les cartels qui accompagnent, en changeant à travers le temps, les céramiques auxquelles elle s'intéresse. En portant attention aux façons de nommer, ainsi qu'à leur variation au fil des décennies, se dégagent les présupposés relatifs au type d'art inventorié (qu'on le qualifie d'arabe, de moyen-oriental ou d'islamique), à l'aire historique qu'il représente (la Palestine ou le monde ottoman) et au projet politique de l'institution qui le conserve.

8 Les représentations en jeu s'avèrent non moins cruciales dans le cas du mobilier archéologique issu des fouilles de Médamoud en Égypte. Elles agissent fortement sur la sélection des œuvres soumises au partage. En suivant de près le détail des opérations, Félix Relats Montserrat met à jour les tensions autour de la répartition des produits des fouilles archéologiques en régime semi-colonial. Paradoxalement, celles-ci sont d'abord intra-nationales, et en l'occurrence intra-hexagonales, puisque les trois institutions impliquées dans le processus – le Service égyptien des Antiquités, le musée du Louvre et l'École française du Caire – sont alors toutes dirigées par des spécialistes français. Ses conclusions prolongent les résultats de l'enquête que consacre Bénédicte Savoy à la découverte de la tête de Néfertiti, laquelle montre que son déplacement relevait surtout d'une relation franco-allemande, et non égypto-allemande, bien que la pièce se trouve actuellement conservée à Berlin⁹. Se plonger dans les passés récents des objets



historiques apporte ainsi de nouveaux éléments aux débats très actuels portant sur la restitution des œuvres d'art, des marbres du Parthénon aux bronzes du Bénin, et plus largement sur la condition malheureuse des objets déracinés. L'artefact s'avère par là même symptôme et révélateur des malaises les plus contemporains¹⁰.

9 L'institution d'un mythe national passe aussi par l'institution de la langue, comme nous le montre Petros Diatsentos dans sa contribution. Celle-ci porte sur les aventures d'un projet lexicographique monumental du grec moderne qui se met en place au début du ^{xxe} siècle. Cette démarche qui se trouve au cœur du processus de patrimonialisation de la langue grecque avait pour mission « d'assumer la fonction de musée de la langue grecque ». Elle rejoint donc le projet central de la politique de l'État grec qui vise à définir, à travers la langue nationale, ce qui fait partie de l'Hellénisme. Ce dernier justifierait l'unité de la nation grecque traversant les siècles, pierre essentielle dans l'édification du mythe fondateur de l'État-nation grec en vue du centenaire du début de la guerre d'Indépendance de 1821. Ainsi, pendant la seconde moitié du ^{xix}e siècle, la linguistique comme l'histoire et l'archéologie, notamment classique, servent le même objectif : la construction d'un imaginaire national qui s'articule sur les liens entre l'Antiquité grecque et le présent. Le passé byzantin n'est mobilisé que plus tardivement, de même que les arts folkloriques, tandis que les beaux-arts sont constamment dépréciés.

10 En effet, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale la politique étatique ne donne pas, ou peu, de place à la création de collections et de musées des beaux-arts car ils n'entrent pas dans les priorités idéologiques de l'État grec. Cette réalité change après la guerre, principalement après la dictature des colonels. Ce processus n'est cependant pas si linéaire, avec des contradictions et des limites caractéristiques d'une époque pleine d'ambiguïtés. La période est celle du rapprochement avec l'Ouest en lien avec l'orientation idéologique anti-communiste de l'État, celle aussi de la reconstruction du pays après une décennie d'occupation et de guerre civile et d'une recherche de modernité. Christina Ntaflou montre ainsi les façons qui permettent à l'État de patrimonialiser cette modernité à travers la décentralisation, la fondation des musées et l'émergence des beaux-arts avec l'aide de financements américains. Mais c'est surtout après 1974, et plus nettement suite à l'intégration de la Grèce dans la Communauté économique européenne en 1981, que ces musées s'épanouissent. Christina Ntaflou apporte un regard décentré sur la politique culturelle de l'État grec. Une politique qui ne l'est pas, c'est-à-dire, une politique non pensée, non organisée, qui permet aux individus et aux collectivités locales de prendre la charge de la fondation, du fonctionnement et du développement heureux ou pas de musées locaux.

11 Les contributions de Petros Diatsentos et de Christina Ntaflou traitent des politiques culturelles de l'État grec sur une période de près d'un siècle. Mais, si la prééminence de l'Antiquité est désormais entamée en Grèce par un intérêt de plus en plus marqué pour les arts modernes, la même Antiquité grecque devient une référence hors de Grèce dans le présent. C'est notamment le cas du passé spartiate, invoqué par la ville de Tarente en Italie en tant « seule fondation de Sparte ». Fabien Bièvre-Perrin suit ainsi l'itinéraire des idéaux belliqueux attribués à l'ancienne cité de Léonidas. Ceux-ci ont été représentés dans des films récents, puis récupérés par l'extrême-droite dans différents pays et, enfin, repris par le musée de la petite ville italienne en pleine crise économique afin de dynamiser une identité locale et son économie. C'est aussi au niveau local que Christos Hadziiossif a choisi d'enquêter, cette fois dans une petite ville de Cappadoce, Synasos (actuellement Mustafapaşa), pour tâcher de comprendre les usages que font les habitants grecophones et chrétiens des peintures murales à la fin du ^{xix}e et au début du ^{xxe} siècle. Cette contribution a pour ambition de présenter un art méconnu à un public qui dépasse le monde académique. Elle montre comment, dans une petite ville de l'époque ottomane, les motifs de ces œuvres, qui se réfèrent aussi bien à des mondes lointains que proches, peuvent par exemple symboliser le succès professionnel des propriétaires ou exprimer leurs sentiments nationaux et « l'appartenance à la culture grecque », sans laisser de côté les thèmes de la politique locale et ceux de la politique ottomane.



Bibliographie

CLIFFORD 1988

James Clifford, *The Predicament of Culture: Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art*, Cambridge, Harvard University Press, 1988.

KOPYTOFF 1986

Igor Kopytoff, « The Cultural Biography of Things: Commoditization as Process », in Arjun Appadurai (dir.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 64–92.

MILLER 2017

Peter N. Miller, *History and its Objects: Antiquarianism and Material Culture since 1500*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 2017.

NORA 1984

Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984.

SAVOY 2011

Bénédictine Savoy (dir.), *Nofretete-Eine deutsch-französische Affäre 1912-1931*, Cologne-Weimar-Vienne, Böhlau Verlag, 2011.

SINGARAVÉLOU, VENAYRE 2020

Pierre Singaravéλου, Sylvain Venayre (dir.), *Le magasin du monde. La mondialisation par les objets du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2020.

TRENTMANN 2009

Frank Trentmann, « Materiality in the Future of History: Things, Practices, and Politics », *Journal of British Studies* 48.2, 2009, p. 283–307, <https://doi.org/10.1086/596123>.

DOI : 10.1086/596123

Notes

1 [En ligne]. URL : <https://www.theguardian.com/world/2021/jan/29/tributes-to-slave-traders-and-colonialists-removed-across-uk>, consulté le 12 avril 2021.

2 NORA 1984.

3 MILLER 2017.

4 KOPYTOFF 1986.

5 SINGARAVÉLOU, VENAYRE 2020.

6 C'est la vocation de la revue *Artefact*.

7 TRENTMANN 2009.

8 À l'instar des conservateurs spécialisés et des personnels scientifiques des musées qui mobilisent leur connaissance des collections et leur expertise scientifique pour décider quels objets choisir pour donner à comprendre comment était l'époque que ces objets représentent.

9 SAVOY 2011.

10 CLIFFORD 1988.

Pour citer cet article

Référence électronique

Angelos Dalachanis et Mercedes Volait, « Introduction », *Bulletin de correspondance hellénique moderne et contemporain* [En ligne], 3 | 2020, mis en ligne le 18 décembre 2020, consulté le 03 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/bchmc/589> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bchmc.589>

Auteurs

Angelos Dalachanis

CNRS, UMR 8066 Institut d'histoire moderne et contemporaine

Mercedes Volait

CNRS, USR 3103 InVisu



Droits d'auteur

Bulletin de correspondance hellénique moderne et contemporain

